

BERNARD FRANK, DIX ANS APRÈS

28 septembre 2006

Jean-Noël ROBERT
École Pratique des Hautes Études

*Texte de
conférence*

Cela fait donc exactement dix ans qu'ici même, dans cette Maison franco-japonaise qu'il avait si fortement marquée pendant la période où il en fut directeur, j'avais la douleur et l'honneur d'évoquer la personnalité de Bernard Frank au moment où il nous quittait au terme d'une année de souffrances. Il me restera toujours le remords de ne pas avoir été auprès de lui en ses derniers instants ; les médecins avaient prédit que son état pourrait se prolonger plusieurs semaines, voire plusieurs mois, et j'avais cru possible d'accepter une invitation à venir au Japon pour quelques jours. J'ai eu depuis lors le malheur de vérifier à plusieurs reprises combien ces prédictions sont trompeuses, mais je ne sais quelle inconscience me poussa alors à m'y fier. C'est ainsi que j'appris à Tokyo que celui qui avait été mon maître dans les études extrême-orientales avait désormais confronté la réponse à ce qui avait été d'une certaine façon la grande question de sa vie.

En effet Bernard Frank, ce maître incontesté des études japonaises en France, celui qui avait été le premier titulaire de la chaire de Civilisation Japonaise au Collège de France depuis 1979, aimait répéter ce mot de Baudelaire : « Il n'y a rien d'intéressant sur la terre que les religions. »¹ Je l'ai entendu citer ces paroles depuis les tous premiers jours de notre rencontre, en cet automne 1968 qui fut pour moi bien plus révolutionnaire que le printemps, car ce fut l'époque de ma première découverte, sous son enseignement, de la culture ancienne japonaise dans toute sa richesse, illustrée par la lecture concrète, directe, de textes en langue classique, japonaise et chinoise. Ceux qui ont connu Bernard Frank se rappellent

¹ *Mon cœur mis à nu.*

certainement la façon si expressive qu'il avait de citer les textes dont il était convaincu de la vérité : les sourcils froncés, la voix grave et lente, savourant chacun des mots qu'il voulait imprimer dans la mémoire de son interlocuteur. Ce jugement de Baudelaire, que j'entendis donc transmis de façon si convaincante, m'impressionna d'autant plus à l'époque que c'était ce que je pensais moi-même, qui ne rêvais alors que de me consacrer à l'histoire des religions. C'est d'ailleurs au contact de ce grand maître que je fus vite convaincu du caractère illusoire de cette discipline : le côté désincarné de cette méthode de survol des siècles et des civilisations, qui obligeait pratiquement à s'abstenir d'entrer profondément dans l'étude d'une religion à travers la maîtrise des langues et des cultures où elle s'était développée, se voyait magistralement mis en lumière dans ses cours du lundi soir auxquels j'assistais avec passion dans la vieille salle d'aspect médiéval, avec ses pupitres en gradins, de la quatrième section de l'École Pratique des Hautes Études. La nature même de ces cours, qui se révèle dans le terme de « pratique » si étonnant pour les profanes et difficile à traduire en langue étrangère, nous plongeait au cœur des choses : le principe est en effet que le professeur, que l'on appelle chez nous le « directeur d'études », se livre en réalité devant ses élèves, que l'on appelait à l'époque les « auditeurs », à ses proches recherches. Bernard Frank nous présentait ainsi au fur et à mesure qu'il les utilisait dans ses travaux, les textes japonais de l'époque de Heian reflétant la vie, la culture, les croyances de la noblesse et du clergé de l'époque. Tout était remis en question au cours de cette lecture, rien n'était acquis de ce que l'on croyait évident, et notre maître, pour chaque terme ou nom qui lui paraissait digne d'intérêt – et il s'agissait presque de chaque mot –, nous invitait à l'accompagner dans une enquête qui nous menait d'abord aux textes japonais contemporains et antérieurs, pour nous faire ensuite traverser la mer vers les sources chinoises, et, lorsqu'il s'agissait de sources bouddhiques, pour remonter les déserts de l'Ouest vers les textes indiens originaux. J'avais à l'époque dix-huit ou dix-neuf ans et il m'est difficile d'évoquer sans tomber dans la grandiloquence l'extraordinaire impression que j'avais alors de vivre une aventure intellectuelle unique. J'étais en deuxième année de chinois et de japonais à l'École des Langues Orientales, où enseignaient d'excellents professeurs. Comment ne pas évoquer ici, parmi ceux qui ont disparu, l'émouvante personnalité de Jean-Jacques Origas ou la grande figure de Mori Arimasa (Yūsei) 森有正 ? Auprès de ces maîtres, nous avions la chance d'avoir un accès d'une grande profondeur à la culture japonaise, à sa littérature, à sa société, dont les méandres compliqués nous étaient dévoilés par le menu.

Mais les conférences de Bernard Frank nous propulsaient littéralement dans une autre dimension et nous donnaient du Japon une autre perspective : nous passions avec lui d'un archipel isolé, de ce chapelet de

« grains de millet au bord du monde »² dont parlent les textes bouddhiques anciens, au « terminus de la Route de la Soie » évoqué par René Grousset. Au lieu d'un miracle isolé, il nous apparaissait dans toute sa continuité culturelle et historique, comme l'héritier de traditions qui nous reliaient parfois aux confins de l'Europe. L'image du Japon n'en était nullement amoindrie, bien au contraire l'originalité de sa culture ne faisait que ressortir davantage, cette culture que Bernard Frank estimait être parvenue à un point quasiment parfait d'équilibre dans la civilisation de Heian. Il a parfois évoqué combien cette période pouvait représenter un idéal lorsqu'on la comparait à l'époque moderne : les relations que le Japon entretenait alors avec le monde extérieur étaient aussi exemptes des crispations du nationalisme que de l'amertume de la défaite.

La force intellectuelle et spirituelle qui soutenait cet âge d'or de la culture japonaise était évidente aux yeux de Bernard Frank : il s'agissait du bouddhisme, de la doctrine de Çâkyamuni née en Inde, remodelée par la Chine, et aboutie au Japon en son ultime transmission vers l'est. Il se plaisait à suivre les doctrines telles qu'elles se déversaient des soutras traduits en chinois pour prendre forme dans l'imaginaire japonais à travers les contes édifiants, dont il avait si magistralement traduit une partie considérable dans ses *Histoires qui sont maintenant du passé*. Il s'est toujours défendu d'être un bouddhologue : les doctrines l'intéressaient avant tout dans les résonances qu'elles suscitaient chez les fidèles et plus que la dogmatique le passionnait le monde enchanté des moines thaumaturges, des revenants, des démons. Il avait peut-être la secrète nostalgie d'un âge où l'on pouvait croire en toute bonne foi aux miracles, aux histoires merveilleuses, et il comparait parfois le surnaturel au courant électrique : il ne pouvait passer qu'entre deux pôles, si l'un venait à manquer, les dieux se taisaient, ou plutôt, il n'était plus personne pour les entendre. C'est sans doute aussi pourquoi il aimait citer les vers de « Delfica » de Gérard de Nerval : « *Ils reviendront, ces Dieux que tu pleures toujours ! / Le temps va ramener l'ordre des anciens jours.* »

Pour utiliser un mot assez pédant qui fut à la mode aux États-Unis, on peut dire que la vision des rapports de la culture japonaise et du bouddhisme qu'avait Bernard Frank était holistique, c'était une conception globale et unifiante : à ses yeux, il n'y avait nulle solution de continuité entre l'univers mental d'un bonze féru des doctrines absconses du Kegon ou du Tendai, adepte des pratiques infiniment complexes du Mikkyō, et les simples manifestations de la piété populaire. L'une des voies selon lesquelles cette diffusion a pu se faire de façon aussi accomplie est celle des *o-fuda* 御札, de l'imagerie religieuse populaire dont le nom de Bernard Frank est

² *Zokusanhenchi* 粟散辺地.

désormais inséparable. Mon collègue et ami Jozef Kyburz va tout à l'heure en parler bien mieux que je ne saurais le faire, je me limiterai donc à dire ici que pour notre maître, expliquer ces images revenait à suivre l'histoire des bouddhas et bodhisattvas de l'Inde jusqu'aux temples du Japon, voire jusqu'aux usines modernes, comme il l'a fait dans un bel article sur Aizenmyōō. Il prenait ce faisant le contre-pied d'un savant qu'il respectait pourtant beaucoup, le grand Paul Mus, qui avait essentiellement travaillé en Asie du Sud-Est et dont il répétait souvent aussi ce jugement : « Il n'y a rien de commun entre ce que croit un moine bouddhique étudiant les soutras dans son monastère et le paysan qui, non loin, laboure sa rizière derrière son buffle. » Bernard Frank était justement persuadé, et il s'est employé à le montrer sa vie durant, qu'il y avait bien au contraire une parfaite cohérence dans l'univers mental du bouddhisme japonais à tous les niveaux de la société et que le bonze ne vivait pas dans un autre monde que le paysan.

Dans cet univers d'avant la séparation du bouddhisme et du shintoïsme imposée au XIX^e siècle, les dieux du Japon avaient certes toute leur place, mais c'était dans leur intégration au sein du système dit « de la base originelle et des traces descendues », *honji-suijaku* 本地垂迹, et l'on peut dire que Bernard Frank s'est avant tout intéressé aux *kami* 神 comme concrétisation de sa propre démarche : l'implantation parfaitement japonisée de la culture continentale indienne et chinoise. Les *kami* résumaient cette histoire tout comme la langue japonaise, dans son vocabulaire même apparemment le plus fondamental des *yamato-kotoba* 大和言葉, dans son fonds qui semble être resté vierge des emprunts chinois, retrace en réalité les étapes de l'absorption de la pensée bouddhique, ainsi que j'essaie pour ma part de le montrer à travers l'étude de la poésie bouddhique japonaise. Ici encore, cette harmonisation des deux dimensions religieuses illustre l'équilibre atteint par la culture médiévale qui faisait l'admiration de Bernard Frank.

On comprend ainsi pourquoi, auprès d'un tel maître, la discipline de l'histoire des religions telle qu'elle avait pris son essor en 1949, avec la publication du *Traité d'histoire des religions* de Mircea Eliade, pour peut-être se clore avec les trois tomes de l'*Histoire des idées et croyances religieuses* (1976-1983) du même auteur, me soit finalement apparue [très] peu satisfaisante : si l'on n'ancrait pas solidement l'étude des religions dans la philologie et l'histoire, on se condamnait soit à des généralités, soit à les utiliser pour étayer des systèmes toujours fragiles, qui n'attendent qu'un examen critique un tant soit peu rigoureux pour s'écrouler. Il est d'ailleurs ironique de voir de nos jours bon nombre d'études, dont les auteurs se voudraient aux antipodes de l'histoire des religions ainsi conçue, succomber en réalité au même défaut fondamental, que l'on pourrait définir d'un mot comme le mépris des sources et de l'objet. Mais ceci est une autre histoire.

Le résultat en tout cas était là : à nombre d'entre nous, Bernard Frank a montré une voie qui semblait la seule légitime pour aborder l'étude des religions : empreinte de sympathie, mais soucieuse de ne céder ni aux certitudes de la tradition, ni à celles des modes.

Il y a quelques années, en évoquant devant un public largement anglophone l'histoire des études japonaises en France, j'ai quelque peu surpris l'auditoire en avançant qu'il s'agissait peut-être plus en notre pays d'une forme d'art que d'une science. Je ne sais si beaucoup de mes collègues seraient d'accord avec cette proposition, mais on aura peut-être déjà compris que je pensais essentiellement à mon maître en la formulant. Certes Bernard Frank était la rigueur même, intellectuelle, philologique, historique, mais ses travaux ne peuvent être séparés de leur expression littéraire, de son style si particulier, si travaillé, si reconnaissable pour qui n'en a lu ne serait-ce qu'une page. C'est un style qu'il s'est sans doute forgé pour une large part en traduisant les textes médiévaux, mais que l'on retrouve peu ou prou dans ses écrits propres, et qu'on pourrait caractériser par un sens aigu de l'histoire des mots français, de leur poids étymologique et historique, par le goût de la syntaxe tourmentée au service de l'expression d'une pensée toujours subtile. Qui d'autre que lui aurait pu trouver, pour traduire le sanscrit *duḥkha*, terme bouddhique si malaisé à rendre dans les autres langues et qui correspond au sino-japonais *ku* 苦, le mot de « déconfort », qu'il avait trouvé chez Charles d'Orléans, l'un de ses poètes préférés ? Tous ceux qui l'ont connu le retrouvent, retrouvent au moins le son de sa voix, le rythme de sa phrase, chaque fois qu'ils le lisent et plus encore lorsqu'ils lisent ses traductions de poèmes classiques – *waka* 和歌 – dont chaque mot reflète si fidèlement sa profonde compréhension de la littérature japonaise.

Dix ans après, Bernard Frank est donc singulièrement présent parmi nous, je pourrais même dire, que d'une certaine façon, il est plus présent que jamais, et cela grâce au labeur constant, appliqué, fidèle de sa femme, Mme Junko Frank, que je ne peux pas ne pas saluer ici. Si nous devons en effet faire une sorte de bilan des dix années qui ont suivi cette disparition à tout jamais tragique, nous ne pouvons que constater que les spécialistes du Japon, voire le public cultivé, comme on le dit encore parfois, disposent désormais de bien plus de travaux publiés qu'on ne pouvait en avoir de son vivant. Le recueil de ses résumés de cours du Collège de France, publiés sous le titre de *Dieux et Bouddhas au Japon* en 2000, est à présent une référence classique dans nos études, de même que ses *Essais sur le bouddhisme au Japon (Amour, colère, couleur)* ; ce sont des trésors d'érudition que l'on relit toujours avec profit et on n'en finirait pas de parcourir jusqu'au bout les pistes qu'ils ouvrent. Si Mme Frank n'avait pas été là, admirablement secondée par Mme Matsuzaki-Petitmengin, directrice de l'Institut des

Hautes Études Japonaises du Collège de France, ces écrits seraient restés à tout jamais enfouis et dispersés, inaccessibles à moins de recherches approfondies, sans parler de ceux qui étaient restés inédits.

Ainsi les lecteurs français ont eu la chance de découvrir sous une lumière nouvelle l'œuvre d'un grand savant. Mais encore plus profondément émouvant à mon sens est le travail extraordinaire et fructueux accompli par Mme Frank pour faire connaître la pensée de son mari au Japon. Nous avons tous été surpris par le succès inattendu et exceptionnel du recueil d'essais minutieusement traduits par elle, et publié sous le titre évocateur de *Mandala du bouddhisme japonais* en 2002. Voici que paraît ces jours-ci, comme pour commémorer ce dixième anniversaire, le *Bouddhisme japonais vu au travers des images pieuses*, dont le caractère singulier en fait un véritable monument de piété à la mémoire du maître. Très souvent en effet, dans les dix dernières années de sa vie, Bernard Frank évoquait son impatience de consacrer la période de sa retraite approchant à la réalisation de ce qui devait être le grand œuvre de sa vie : un « catalogue raisonné » de la collection d'images pieuses (*o-fuda*) qu'il avait rassemblée au long de ses séjours au Japon. Il en avait plusieurs fois esquissé le plan, qui devait suivre son catalogue du *Panthéon bouddhique au Japon : Collections d'Emile Guimet*, la différence principale étant que la statuaire aurait été remplacée par les images. La perspective de ce travail qui aurait dû couronner sa vie de chercheur le consolait dans ces années où les tâches administratives se faisaient de plus en plus prenantes. Après sa disparition, ceux qui restaient s'étaient donnés comme tâche de mener un jour à bien ce projet ; cet espoir se concrétisera certainement, mais nous avons désormais, avec le livre qui vient de paraître, je ne dirai pas la préfiguration, mais la transfiguration en japonais de l'œuvre finale de Bernard Frank : en présentant la traduction des notices de son catalogue du Panthéon bouddhique japonais associée à un choix judicieux d'images pieuses regroupées selon les catégories du Catalogue, catégories que Bernard Frank avait établies en suivant l'ordre des grandes sommes iconographiques du Japon médiéval, Mme Frank nous a donné, et aux lecteurs japonais aussi, un reflet aussi fidèle que possible du rêve de son mari. Nous lui en sommes tous très sincèrement reconnaissants.

On aura compris l'importance de la collection bouddhique japonaise, souvent réunie sous l'appellation de « panthéon bouddhique japonais » et conservée dans l'annexe du Musée Guimet, dans la courbe de vie de Bernard Frank. Cette collection judicieusement réaménagée fut inaugurée en 1991, l'année de la publication du Catalogue. On ne sait guère que ces travaux importants, qui n'auraient pu être entrepris en France sans la ferme impulsion d'une volonté politique, sont le fruit d'une rencontre qui s'est produite sous le regard des bodhisattvas. Je ne pense pas commettre

de grave indiscretion en rapportant ici ce que mon maître me dit lui-même de cet épisode ; après tout, les deux protagonistes jouissent à présent de la vision béatifique – j'en suis certain pour l'un et je l'espère de tout cœur pour l'autre – et ils sont bien au-delà de nos humains propos.

Cela se passait en 1982, lors de la visite officielle au Japon du président de la République d'alors, François Mitterrand. En qualité de professeur titulaire de la chaire de Civilisation japonaise au Collège de France, Bernard Frank fut invité à faire partie de la nombreuse suite de personnalités politiques et culturelles qui accompagnaient le président. Pour le savant, l'un des épisodes les plus mémorables de ce voyage fut la visite du Sanjūsangendō, le grand pavillon du temple Myōhōji, appartenant à l'école Tendai, à Kyoto. Par l'une de ces décisions surprenantes dont il était, paraît-il, coutumier, le président exigea de visiter le lieu accompagné seulement de Bernard Frank ; il fut bien sûr fait droit à sa volonté et c'est ainsi que l'homme politique et l'érudit firent seuls le tour de l'immense salle aux mille et une représentations du bodhisattva Avalokiteçvara, Bernard Frank donnant aussi discrètement que possible des explications à François Mitterrand, qui paraissait vivement impressionné par l'atmosphère du temple. Vers la fin, le président se tourna vers Bernard Frank et lui demanda comment il en était venu à ces études. Celui-ci le lui expliqua succinctement. Je ne sais ce qu'il s'est dit de plus entre eux, mais c'est à cette occasion que se nouèrent des liens qui furent à l'origine de l'attention accordée à la situation de la collection bouddhique japonaise du Musée Guimet, si magistralement remise en valeur sous la direction de son président Jean-François Jarrige.

Bernard Frank aimait utiliser, pour désigner les présages et signes surnaturels qui abondent dans la littérature médiévale japonaise, le terme d'*intersigne*, qui se trouve chez Villiers de l'Isle-Adam. J'ai toujours voulu voir un intersigne dans cette rencontre qui s'est faite en présence de l'image infiniment répétée de l'être d'Éveil qui Considère les Voix du Monde³, ainsi qu'Avalokiteçvara est traduit en sino-japonais, et qui nous vaut en partie d'être ici aujourd'hui, puisqu'elle préparait l'étape intermédiaire que fut la constitution du Catalogue.

On m'a recommandé d'être bref, je ne vais donc pas abuser davantage de votre patience. J'ai commencé cette intervention avec une citation de Baudelaire, dans laquelle Bernard Frank retrouvait comme une justification de sa passion. Nous sommes réunis aujourd'hui en sa mémoire et pour célébrer la transmission au Japon d'une partie importante de son œuvre dans le domaine des *o-fuda*, terme difficile à rendre en français, mais que l'on traduit souvent, comme en anglais d'ailleurs, par *talisman* ou *amulette*. Il est significatif – s'agit-il encore ici d'un « intersigne » ? – que ces deux

³ *Kanzeonbosatsu* 觀世音菩薩.

termes se retrouvent aussi dans le journal intime de Baudelaire d'où est tirée la citation sur les religions. C'est un paragraphe assez abscons, que je donnerai ici en partie : « La force de l'amulette démontrée par la philosophie. Les sols percés, les talismans, les souvenirs de chacun... » On retrouvera sans peine dans la première phrase le souci qu'eut Bernard Frank de ne pas séparer les *o-fuda* de l'armature doctrinale bouddhique, mais la citation se termine sur une phrase cryptique qu'il a certainement méditée : « Mes conversations avec Dieu. »

Je vous remercie de votre attention.